

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } " " 14 " six mois.
 } " " 7 50 " trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 30, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

16 juillet 1863.

Le Bulletin de Paris annonce que le gouvernement national polonais va publier un manifeste à l'Europe, dans lequel il exposera les motifs qui l'empêchent d'accepter les six points spécifiés dans les notes des trois puissances. Ce manifeste paraîtra à la fois en polonais, en français, en allemand et en anglais, au moment où la réponse russe parviendra à la connaissance du public.

A propos de la discussion qui vient d'avoir lieu à la Chambre des Lords, relativement à la Pologne, le Morning Post s'exprime en ces termes :

« Si les relations diplomatiques étaient suspendues avec la Russie, et même si une déclaration de guerre devenait nécessaire, rien n'empêcherait les trois puissances de choisir un mode de pression qu'on pourrait qualifier du nom d'hostilités, mais qui, en réalité, ne serait qu'un blocus. La position géographique de la Russie rendrait une mesure de ce genre simple et peu onéreuse. Si les mouvements des flottes alliées enfermant la flotte russe à Cronstadt étaient appuyées par un corps d'observation autrichien en Gallicie, on ne voit pas pourquoi la Pologne ne pourrait pas être rétablie sans que les trois puissances eussent à tirer un coup de canon. »

La Gazette autrichienne annonce que Frangott a pénétré en Volhynie, dans le district de Rowno, à la tête de 1,300 hommes, et a défait les Russes près de Volki. La perte des Russes s'élève à 200 hommes.

Une protestation contre l'arrestation de l'archevêque, Mgr Felinski, a été lue dans toutes les églises de Pologne.

L'abbé Kzewaski, qui administrait le diocèse de Varsovie en remplacement de l'archevêque, a résigné spontanément son mandat, après avoir ordonné le deuil à toutes les églises du royaume. Les cloches ne doivent plus sonner.

Des arrestations d'ecclésiastiques ont eu lieu dans la nuit du dimanche 12.

La réponse de la Russie aux trois dernières Notes de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, est partie hier matin à huit heures de Saint-Petersbourg. Celle qui est destinée à la France arrivera donc à Paris samedi prochain.

Il vient de se passer à Gènes un fait extrêmement grave.

Cinq individus, inculpés de brigandage, qui étaient passagers à bord de l'*Aunis*, bâtiment français appartenant aux Messageries impériales, et qui étaient munis de passeports réguliers, ont été arrêtés sur ce bâtiment par les autorités italiennes, contrairement au droit des gens et malgré les protestations du commandant du navire.

On assure que le gouvernement de l'empereur a demandé des explications formelles au cabinet de Turin, au sujet de cet acte, et qu'il réclame, comme première réparation, la mise en liberté des cinq prisonniers.

C'est hier que les représentants des puissances protectrices de la Grèce ont signé à Londres le traité qui reconnaît le prince Guillaume de Danemark roi des Grecs, sous le nom de George I^{er}. Cet acte coupera court, sans aucun doute, à tous les bruits qui circulent sur les hésitations de la famille royale de Danemark, depuis la dernière insurrection militaire qui a eu lieu à Athènes. J. REBOUX.

On lit dans le Bulletin de Paris :

« Le bruit court qu'un résumé de la réponse russe est arrivé ce matin à Paris ; un secrétaire de M. Drouyn de Lhuys l'aurait porté immédiatement à l'Empereur à Vichy. S. M. viendra, dit-on, samedi à Paris présider le conseil des ministres. »

Le Moniteur publie les états comparatifs des recettes des impôts et revenus indirects de l'année 1863 avec celles des années 1861 et 1862 :

Produit des impôts indirects du 1^{er} semestre de 1861. 525,071,000 fr.

Produit des impôts indirects du 1^{er} semestre de 1862. 575,267,000 fr.

Produit des impôts indirects du 1^{er} semestre de 1863. 603,877,000 fr.

Les recouvrements effectués pendant le 1^{er} semestre de 1863 pour l'impôt direct s'élèvent à 499,625,000 fr.

On lit dans la partie non officielle du Moniteur :

« Quelques journaux de ces jours derniers, s'occupant d'un canal maritime de Paris à Dieppe, dont une compagnie particulière veut faire les études, en parlent dans des termes qui feraient supposer que cette vaste entreprise aurait déjà été admise en principe par le gouvernement. Il n'en est rien. Le seul fait vrai, c'est qu'une compagnie a demandé l'autorisation de faire à ses frais, risques et périls les études du canal dont il s'agit ; cette autorisation lui a été accordée, mais sans impliquer le moins du monde de la part du gouvernement un préjugé favorable à l'opération. »

Angleterre.

La Chambre des communes a adopté la résolution qui autorise le gouvernement à ouvrir un crédit de 680,000 liv. ster. pour les fortifications des arsenaux et des chantiers maritimes.

Pologne.

L'*Invalide russe* du 9 publie le récit détaillé des engagements qui ont eu lieu en Lithuanie, en Samogitie et dans la Russie blanche. Il en résulte que, depuis le commencement de l'insurrection polonaise, jamais les engagements n'avaient été si nombreux et aussi importants dans ces provinces que dans la seconde partie du mois de juin et au commencement de juillet. Il va sans dire que l'organe du ministre de la guerre de St-Petersbourg attribue constamment l'avantage aux Russes.

Après leur victoire de Popeliany, les Polonais se partagèrent en trois détachements commandés par l'abbé Mackiewicz, Ieziński et Jablonowski. Les rapports russes prétendent que ces détachements ont été battus par le général Tcherkoff et le colonel Packine.

Le combat le plus acharné a été livré dans la forêt de Gedroice (district de Wilna), entre le colonel Timofieff à la tête de trois compagnies de la garde renforcées par des Cosaques et le détachement d'Al-

bertus. D'après l'*Invalide*, les insurgés auraient été délogés de la position qu'ils occupaient ; leur chef Albertus ou Albertynski aurait péri et son lieutenant Miuski fait prisonnier. Une compagnie de grenadiers de la garde aurait battu dans le district de Swentziany une bande peu nombreuse d'insurgés.

Tous ces faits, rapportés par l'*Invalide*, montrent la vitalité et l'extension de l'insurrection polonaise en Lithuanie.

Russie.

D'après une correspondance de Saint-Petersbourg, on croit que le gouvernement russe acceptera les propositions, mais non sans quelque réserve. Dans les régions officielles on paraît surtout irrité contre l'Autriche. Il se dit même dans les cercles diplomatiques que la réponse destinée à cette puissance que vient d'élaborer le prince Gortschakoff, contiendra encore plus de phrases agréables que la note d'avril dernier.

Les dispositions du monde officiel à l'égard de l'Angleterre ne sont guère meilleures. Mais elles sont toujours aussi bonnes à l'égard de la France. On semble à Saint-Petersbourg regarder comme naturel que la France s'intéresse à la Pologne, mais on ne peut se faire, on ne peut croire à la sincérité de pareils sentiments de la part du gouvernement anglais et des hommes d'Etat autrichiens, et dans les démarches de ces derniers surtout, on ne voit voir que l'expression d'un mauvais vouloir qui prend à peine le soin de se déguiser.

La même correspondance ajoute :

« S'il faut en croire certaines personnes qui se prétendent bien informées, la contribution perçue en Pologne par le gouvernement national pour subvenir aux frais de la guerre aurait atteint 60 millions de francs. »

On ajoute que les Polonais sont décidés à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour maintenir l'insurrection.

Ici les armements continuent. L'île de Cottine, où se trouve Cronstadt avec le port de guerre, les arsenaux, les dépôts de la marine de guerre, est fortifiée de tous les côtés jugés accessibles. L'entrée en est interdite sans un permis du gouverneur. Une ligne de fortifications, de batteries flottantes et de forts sur les côtes, s'étend d'un bout à l'autre.

La capitale est également en état de défense. Les forts Kisboack, Saint-Paul, Constantin, etc., sont hérissés de canons.

Le général Tottleben dirige tous ces travaux.

La Finlande, la Livonie, la Courlande, la Lithuanie sont remplies de troupes. Ce qui est significatif, c'est que malgré ces préparatifs, il y a des hommes qui vous disent : nous céderons sous la pression de l'attitude de l'Autriche ; nous ferons tout pour éviter la guerre. »

La France, confirmant les renseignements que nous avons donnés sur les armements maritimes de la Russie, dit :

« Le gouvernement russe fait des préparatifs militaires considérables en Finlande. Le baron Wrangel, commandant en chef, inspecte tour à tour toutes les forteresses. Les fortifications de Sweaborg sont chaque jour développées par plusieurs centaines de travailleurs. On monte avec des canons du plus fort calibre les batteries de l'Ulrikasborg et de Horakka. »

On construit pour les lacs des flottilles de chaloupes-canonnières. Des provisions considérables sont envoyées de Russie et emmenagées dans les forteresses. On rappelle les soldats en congé et l'on forme de nouveaux bataillons. Cependant, l'esprit général du pays est profondément pacifique et les idées militaires n'y trouvent aucun écho. On annonce, mais le fait semble douteux, une visite de l'Empereur lui-même à l'occasion de la revue qui doit être passée à Parola-Malm. — A. Renaud.

Amérique.

Une correspondance adressée de New-York au *Moniteur*, fait ressortir l'importance de la grande expédition tentée par le général Lee. Le général opère avec une armée de plus de 120,000 hommes.

Cette armée se divise en trois corps, confiés à des généraux également éprouvés : le corps d'Exvell, formant l'avant-garde, 35,000 hommes et 3,000 cavaliers commandé par Jackson ; celui de Longstreet, 42,000 hommes ; celui qui ferme la marche, 28,000 hommes ; total, 105,000 hommes, auxquels il faut joindre la division de cavalerie du général Stuart, dont le chiffre s'élève à 18,000 hommes.

Cette armée porte dans les plis de ses drapeaux la fortune du Sud. C'est une merveille qu'une telle masse de troupes ait pu dérober sa marche aux généraux du Nord, traverser, sans rencontrer de sérieux obstacles, la Virginie et le Maryland et déborder comme un torrent en Pensylvanie, où elle a occupé plusieurs villes

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 17 JUILLET 1863.

— N° 20. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE*

CHAPITRE XIX.

LA FUITE.

(Suite).

« Bonsoir, général ! dit le capitaine de Llaneros. Vous n'avez pas, à beaucoup près, l'air aussi épuisé que je l'avais craint, et vous supporterez bien un court trajet à cheval. Les Espagnols font demain leur entrée à Caracas ; il faut que vous les évitiez ; don Gomez et don Escudero lui-même vous en donne secrètement le conseil. »

— Où avez-vous vu le comte ? Et d'où tenez-vous la nouvelle de l'entrée des Espagnols ? Aux termes de la convention, l'armée doit garder la position qu'elle occupait au moment de la signature.

— Don Gomez est rentré dans le pays il y a trois jours. Le général en chef lui avait donné une escorte de cavalerie. Je

la commandais. Chemin faisant, le comte s'est informé de tout ce qui s'est passé à Caracas pendant son séjour au Mexique ; il a demandé, entre autres, des nouvelles de vous et de dona Josefa. Je l'ai conduit à la métairie où la comtesse et don Escudero ont élu domicile. Je ne vous dépeindrai pas la douleur de don Gomez à la vue de sa fille insensée. Mais, me trouvant là, j'ai entendu causer ces Espagnols, et il m'a semblé que leur langage n'était nullement d'accord avec les stipulations du traité. Le métier d'espion repugne à mon caractère ; mais vous connaissez l'arrogance de ces gens-là. Quand ils se croient les maîtres, ils ne dissimulent guère leurs projets. Je puis donc vous dire que les Espagnols traiteront Caracas en ville conquise et qu'il serait imprudent de les attendre. Bref, don Gomez lui-même m'avait insinué que les membres de la Junte et le marquis de Vallida feraient sagement de chercher leur salut dans la fuite, et tout ce que j'ai entendu m'a prouvé qu'il avait raison.

— Pourquoi traitez-vous dona Paula d'insensée ? demanda Rodriguez.

— Parce qu'elle l'est, répondit Paez sans détour, depuis son mariage avec don Escudero, interrompu par le tremblement de terre.

— En effet, elle est atteinte d'une affection mentale, dit Josefa en lançant au capitaine un coup d'œil de reproche. Mais son état n'est pas désespéré... Voyons, Rodriguez, avez-vous pris une résolution ? Faut-il donner ordre de seller les chevaux ?

Elle fut obligée de répéter deux fois sa question : le marquis, distrait, n'avait pas entendu.

« Je me demande, dit-il enfin, si, en

restant à mon poste, je pourrais être utile au pays. »

— Utile ! répéta Paez impatienté : vous vous ferez prendre et emprisonner, et vous serez à jamais perdu pour lui ; voilà tout !

— Mais, ma sœur, où vais-je te trouver un refuge, à toi ?

— Ou ? A tes côtés, Rodriguez, je ne me sens contente et en sûreté qu'après de toi. Je te suivrais au bout du monde.

— A la bonne heure ! s'écria involontairement Paez. Vous ne démentez pas l'idée que je m'étais faite de vous, dona Josefa. En vérité, si le chef d'une horde sauvage comme mes Llaneros songeait à se marier, il lui faudrait une femme de votre trempe ! »

CHAPITRE XX.

AMOUR POUR AMOUR.

Dans une vallée qu'arrosait un ruisseau murmurant, on voyait une petite maison construite en tiges de bambou, avec un toit formé des feuilles épaisses d'un certain genre de palmier. Elle ne contenait qu'un petit nombre de pièces, et ces dernières ne devaient offrir qu'un abri insuffisant dans la saison des pluies. Mais, au commencement d'août, c'était une demeure passable. Les alentours n'en étaient pas boisés comme le sont quelques parties du Venezuela. Cependant, les grands figuiers d'Amérique, les lianes aux couleurs variées tapissant les troncs noirs des arbres, les touffes abondantes des azalées aux fleurs pourpre, les agaves et les mahagons peuplés de toute une tribu de singes et le luxe de plantes qui garnissaient les

bords du ruisseau, faisaient de cette vallée un séjour très-agréable.

A peu de distance de la maison s'élevait un de ces arbres d'où l'on tire du lait par des incisions dans l'écorce. Ses feuilles pointues, de dix pouces de long, répandaient une ombre épaisse ; aussi Josefa s'était-elle assise au pied pour attendre le retour de la chasse du marquis de Vallida, réfugié depuis quelques jours dans cette maisonnette au milieu des montagnes. Elle s'occupait, en compagnie d'une esclave, d'un léger ouvrage de mains, dont ses regards se détachaient souvent pour errer sur la vallée.

Son impatience ne fut satisfaite qu'après une attente de plus d'une heure. Lorsqu'enfin elle aperçut don Rodriguez descendant d'une colline située vers le nord, elle vit en même temps Paez venir du côté opposé. Ils se rencontrèrent sous l'arbre, auprès d'elle, et se saluèrent comme des gens heureux de se revoir après une longue séparation. Le capitaine félicita le marquis de sa bonne santé ; puis Rodriguez s'empressa de lui demander des nouvelles.

Paez lui en donna de fort tristes : les Espagnols étaient entrés à Caracas le 29 juillet et avaient déployé une rigueur excessive contre la malheureuse ville sans défense. Miranda et les principaux chefs du parti avaient été arrêtés, puis condamnés à mort ou emmenés à Cadix au moment où ils allaient s'embarquer à la Guayra sur la foi du traité. Bolivar seul était parvenu à se réfugier à bord d'un navire anglais prêt à faire voile pour Carthagène en Amérique.

« Escudero, ajouta le capitaine, est rentré dans l'exercice de son ancienne charge. Si les blessures qu'il a reçues lors

du tremblement de terre ne l'empêchaient de se mettre en personne à votre poursuite, vous ne seriez pas en sûreté même dans cette cachette. Ses limiers parcourent le pays ; on a visité la villa de l'Ananco, et si l'on vous y avait trouvés, vous partageriez le sort de Miranda, et mademoiselle serait aujourd'hui au nombre des esclaves de sa tante. »

— Impossible ! l'école du malheur ne peut avoir été sans fruit pour la comtesse del Tesoro.

— Elle n'a fait que l'affermir encore dans ses vieux principes. A l'entrée des Espagnols à Caracas, dona Louisa n'a pu en honte de s'afficher avec sa pauvre fille en démenche dans la suite du général Monteverde, et le clergé débat maintenant la question de savoir si don Escudero doit être considéré comme le mari de dona Paula, ou si la cérémonie nuptiale sera renouvelée et complétée. Le faible don Gomez est redevenu un instrument dans la main de son artificieuse épouse, et leur gendre, qui hait en vous un rival heureux, vengera sur votre personne, s'il vous atteignait, non-seulement l'Espagne offensée, mais encore son mariage avec une folle.

— Je vois bien que provisoirement il n'y a rien à faire pour moi sur ce terrain. Si l'accès de la côte m'était ouvert, je chercherais à m'embarquer et à rejoindre Bolivar à Carthagène. Mais ce voyage serait aussi difficile que dangereux ; je me vois donc forcé de prendre la route de terre pour gagner la Nouvelle-Grenade, et je compte sur vous, M. Paez, pour m'en procurer les moyens.

— Je suis tout prêt à vous fournir une escorte de Llaneros, dont je garantis le courage et la fidélité.